

Les mères croates vont toutes seules et sans secours, dans un lieu écarté, donner le jour à leurs enfants ; elles les enveloppent dans quelques haillons ou dans des herbes, et ne cessent jamais de vaquer aux soins de leurs ménages. Elles nourrissent pendant quatre à cinq ans, ou du moins jusqu'à une nouvelle augmentation de leur famille.

Traitées ordinairement par les hommes avec assez de mépris, les femmes connaissent peu la retenue et la fidélité ; mais les femmes sont vertueuses et sages. Les Croates, ceux des montagnes en particulier, ont un grand respect pour l'honneur virginal. L'assassin le plus barbare ne manquerait pas à ce respect. Il est persuadé que c'est le plus grand de tous les crimes, et le seul qui ne reste jamais impuni.

L'on rencontrait jadis des congrégations de cinquante ou soixante personnes, vivant ensemble et dans l'union la plus parfaite, sous les ordres d'un chef absolu qu'on nomme *gospodar*. Il ordonnait et dirigeait les travaux ; tous les autres lui obéissaient. Sa femme ou la plus vieille de la maison, appelée *maiko* (mère) ou *gospodina*, était chargée de l'éducation de tous les enfants qu'elle gouvernait et punissait à volonté.

C'est surtout par le costume que l'Illyrien se distingue du Croate. Du bonnet rouge qui lui couvre la tête, s'échappent ses cheveux tressés en chaînettes ; de toute la barbe, il ne conserve que la moustache ; à tout âge, il a la poitrine découverte ; ses chemises sont à larges manches et brodées en fil de laine bleue ; il porte le pantalon blanc, le gilet à la hongroise, avec un double rang de boutons ; et autour du corps, passés dans une ceinture de cordons rouges, ses pistolets et un long couteau, le *hanshar*. Ajoutez à cet accoutrement soit un manteau cerise, soit une longue pelisse verte ou bleue, parure que les riches ne quittent jamais, même au milieu des plus grands froids. Dix ou douze anneaux d'argent attachés au côté gauche d'une veste écarlate ou bien encore de grands boutons du même métal sur la pelisse, sont pour l'Illyrien une marque d'opulence.

Le Croate du plat pays se charge moins. Tantôt il est coiffé du *kolbuk* (espèce de chapeau), tantôt d'un grand bonnet de fourrure. Sous une petite veste à manches, que rattachent de superbes agrafes, on voit briller un gilet à la hongroise, mais pas une seule arme.

Les femmes des montagnes et de la plaine tressent leurs cheveux sur leur gorge ; au bout sont suspendus des grelots, riches ont ces ornements en or, en argent et en nacre ; elles aiment beaucoup à les multiplier, au point que quelquefois elles en portent une demi-livre de chaque côté. Elle se couvrent la tête d'un mouchoir brodé, en laine rouge ou bleue, arrangé à la manière orientale ; cette coiffure s'appelle *pestcha*.

Certaines cérémonies sont communes aux deux peuples ; elles ont toutes un caractère de profusion, et quelque chose de vraiment théâtral. Ils se réjouissent et ils pleurent avec ostentation ; ils invitent le public à partager leur allégresse ou leurs larmes ; ainsi font-ils pour les fêtes du mariage ; ainsi, pour les derniers devoirs rendus aux morts.

A peine le défunt a-t-il rendu l'âme, que les parents courent, les uns faire sonner les cloches de la paroisse, d'autres l'harmonie sacrée à la vertu de délivrer les âmes du purgatoire ;

les autres empruntent de l'argent afin de pouvoir acheter le vin de Dalmatie, cette liqueur chérie du Croate, pour le festin de l'enterrement. Le cadavre est lavé, puis posé par terre : s'il était guerrier, on met à ses pieds ses armes et sa pipe chargée de tabac. Alors le chef de la maison prononce un éloge funèbre, que les parents interrompent d'une voix lamentable. Le convoi commence. Une pleureuse, habile à pousser des gémissements et qu'on loue pour cette occasion, entonne des cantiques de deuil, auxquels toutes les personnes du cortège répondent en poussant des cris plaintifs, et en se tordant les bras. Ces chants célèbrent la valeur du défunt dans les combats, sa force ou sa beauté. On lui reproche de s'être laissé mourir si jeune ; sa fiancée au désespoir va le suivre au tombeau. Ses amis pourront-ils vivre sans lui ! " A quoi, disent-ils, te serviront maintenant tes pistolets, ton *hanshar*, tes armes ? Tu ne te pareras plus de ton beau dolman rouge ! Ame chérie ! as-tu faim ? as-tu soif ? etc., etc. " A la mort d'un enfant, la mère fait éclater sa douleur par des imprécations terribles, et brise sur la tombe de la victime le berceau qui lui servait naguère.

Les jeux des Croates et des Illyriens consistent en exercices qui demandent autant de force que d'adresse. Ils dansent le *kollo* avec passion ; mais leur plus grand amusement est d'allumer de grands feux au coucher du soleil ; de s'étendre auprès, les pieds vers la flamme, et d'écouter ainsi, pendant de longues heures, des récits d'histoires et de légendes. Quelquefois les jeunes filles forment une ronde autour des bûchers, que les garçons franchissent aux applaudissements des spectateurs.

Nous ne dirons rien de particulier sur les Allemands, robustes et habiles cultivateurs, représentants de la civilisation occidentale, à cette frontière extrême de l'Europe ; rien sur le Valaque, colon romain, et qui se glorifie d'avoir servi des maîtres illustres ; rien sur les populations maritimes, admirables de force et de courage. Mais il est un peuple ou plutôt une horde qui, bien plus que la nation juive elle-même, paraît destinée à offrir un triste et vivant exemple de la colère divine ; race ennemie et mystérieuse, répandue au milieu des populations qui pexèrent, et avec lesquelles elle a accepté la guerre ; ce sont les Bohémiens, ou Zingares, ou Cigains.

LES BOHÉMIENS.

Chassés de la France et des Etats du pape, les Bohémiens ne trouvèrent asile que dans la Hongrie. Là, seulement, ils ne furent pas mis au ban de l'humanité ; ils eurent des lois, des privilèges. Quelques mots donc sur eux, et nous en aurons fini avec les nations qui ont fait de la Hongrie, selon l'expression énergique de M. de Gérando, un capharnaüm.

La philologie et l'histoire s'accordent pour démontrer que l'Asie fut le berceau des Bohémiens ; mais ils prétendent venir de la terre d'Egypte ; ils en parlent sans cesse, et leur chef s'intitule *duc d'Egypte*.

Réduits à la dernière misère, n'ayant le plus souvent d'autre abri que le ciel, d'autre nourriture que des aliments volés, ils se regardent comme les seuls maîtres de la création. Ils n'ont aucun principe religieux. De vagues terreurs les agitent. Quelques-uns adorent un vache rousse en l'honneur de laquelle